

LYON-SPORT

Seul Journal de tous les Sports de la Région Lyonnaise, des Alpes, et du Sud-Est
 Organe officiel de l'AUTOMOBILE-CLUB DU RHONE et des Sociétés sportives
 PARAISSANT LE LUNDI ET LE SAMEDI

Téléphone : 27-45

Téléphone : 27-45

ABONNEMENTS :

Rhône et Départements limitrophes..... 10 fr.
 Autres Départements..... 11 »
 Etranger..... 12 »

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

LYON -- 34, Rue Tapin, 34 (à l'entresol) -- LYON

Les manuscrits ne sont ni conservés ni rendus

AVIS AUX CORRESPONDANTS ET AUX SOCIÉTÉS :

Les Communications doivent parvenir avant le Jeudi soir.
 Les Comptes-Rendus des Réunions, pour paraître le lundi, doivent être envoyés par hors-sac au dernier courrier du dimanche (S'entendre préalablement avec la Direction, enveloppes spéciales).
 Les Annonces sont reçues au Bureau du Journal

La pluie torrentielle n'ayant pas permis aux réunions sportives, matches de football, etc. d'avoir lieu hier et de ce fait, disposant de la place réservée à ces comptes-rendus, nous nous empressons de profiter de cette occasion pour donner satisfaction aux demandes qui nous parviennent de tous côtés, au sujet de NOTRE FEUILLETON.

Notre collection du LYON-SPORT contenant le commencement des AVENTURES MIRIFIQUES DE JACQUES LENTRAINÉ étant épuisée et de nombreux lecteurs qui se sont mis à suivre régulièrement ce feuilleton désirant soit en connaître les premiers chapitres, soit conserver ce roman sportif, nous éditons, à nouveau et à leur intention, les 10 premiers feuilletons parus.

Cette œuvre sans prétention mais non sans esprit, écrite dans un style coloré et pittoresque, a été composée spécialement pour LYON-SPORT.

Le héros de l'histoire sera promené par le caprice de sa destinée à travers tous les sports et nos lecteurs trouveront dans le récit de ses aventures, avec une peinture exacte des dessous et des ficelles du métier, des épisodes vécus.

Jacques Lentrainé ne tardera pas à faire ses débuts dans l'automobilisme et nous verrons comment, à force d'ingéniosité, il compensera son manque d'expérience, non sans quelques anicroches curieuses.

Notre feuilleton est suivi dans tous nos numéros du samedi et du lundi.

Chronique du Sport

Voici les froids et la première neige. Par une bizarrerie de la mode, c'est cette époque que choisissent les joueurs de football pour se mettre à l'air. De quel cœur ils pétrissent, de leurs doigts engourdis par l'onglée, le ballon souillé de boue ; comme peu les effraye de s'étaler tout du long dans quelque flaque d'eau ! Aussi quelle endurance ils acquièrent à ce jeu savant, trop méconnu en France et, il faut le dire aussi, trop impersonnel, trop discipliné pour que notre caractère s'en accomode sans effort.

Les Anglais, nos maîtres en la matière, n'en sont pas moins en train d'enfiler une série à la noire, contre les Néo-Zélandais, des gaillards qui sont en passe de devenir célèbres, de par les historiques raclées qu'ils infligent successivement aux meilleurs teams d'Angleterre. Ce sont, disent les chroniqueurs, des géants pour la taille, des hercules pour la vigueur, des cerfs pour l'agilité.

Ne serait-ce pas là qu'il faudrait voir la raison de leurs succès, plutôt que dans leur tactique spéciale que tout le monde va s'empresse d'imiter ? Attendons pour juger de l'efficacité de cette mesure.

A l'encontre du football, les autres sports de grand air un à un s'endorment jusqu'à l'an prochain. Les courses, la natation, le cyclisme, le tennis, font place à l'escrime, aux poids, à la lutte, voire même au jiu-jitsu.

Prononcez, s'il vous plaît, *djiou djiss*, sous peine de compromettre gravement votre réputation. Le Japon est à la mode. Bientôt l'idiome du Soleil-Levant sera dans toutes les bouches. En attendant, dans les salles de rédaction, dans les bureaux ; voire même (ô scandale !) dans ceux des administrations, des gens qui n'y connaissent pas grand-chose, démontrent à ceux qui n'y comprennent rien du tout le mécanisme de l'*arm-lock* ou de quelque autre prise sensationnelle.

Le match Dubois-Régner a fait l'objet de toutes les conversations pendant une quinzaine. Quel acte d'héroïsme, quel assassinat épouvantable, quel cataclysme mondial peut se vanter d'avoir occupé pendant aussi longtemps la vedette de l'actualité ?

Ce combat, qui a duré six secondes, a fait couler des flots d'encre et des rivières

d'éloquence. Des discussions se sont élevées et des mots malsonnants ont été prononcés. On a parlé de *chiqué*. Faut-il y faire attention ? Aujourd'hui, toutes les manifestations sportives sont justiciables de ce qualificatif malveillant. Tous portent la peine de la faute de quelques-uns. Le public arrive à être tellement sceptique qu'il ne croit plus à rien, pas même au *chiqué*, dirait M. Prudhomme.

Il est vrai qu'on fait tout pour l'entretenir dans cette saine compréhension des choses du sport. Un de nos confrères parisiens, qui s'est donné pour programme de mettre les pieds dans le plat, toutes les fois que l'occasion s'en présente, nous a fait, au sujet des luttes, des révélations sensationnelles. Il nous raconte que tel lutteur, soi-disant amené de Turquie à grands frais, exerçait, l'autre semaine, son métier de porteur de pianos dans la banlieue parisienne. Tel Soudanais est un débardeur cueilli sur les quais du port d'Oran. Tel fin lutteur, est célèbre avant tout par deux ou trois condamnations que lui a valu l'exercice de la noble profession d'Apache qu'il patronne à ses moments perdus. J'en passe et des meilleurs.

La concurrence, cette âme du commerce, nous procure d'autres révélations. Bons spectateurs crédules, qui vous indignez à la vue d'un passement de jambes ou d'un simulacre de collier de force, qu'allez-vous dire quand vous apprendrez que les résultats des luttes sont arrêtés d'avance et la surveillance de l'arbitre et que les lutteurs sont engagés pour dix, douze ou quinze jours, ni plus ni moins, n'en déplaise à la glorieuse incertitude du sport !

Mais revenons au *jiu-jitsu*. Un nouveau match vient d'être conclu. Le terrible nègre Amalhou va se rencontrer avec Ré-Nié. — Ah ! mon gaillard, tu as tombé Dubois par un coup de lutte. On va t'en servir des coups de lutte. Qui sait si l'énigmatique Ré-Nié, qui tombe les boxeurs par des ceintures de côté, ne va pas envoyer un formidable *poche-l'œil* à ce lutteur émérite ? Combien plus difficile deviendra alors l'appréciation de la valeur combattive de cette précieuse méthode de *self-defense* ! A quand le match de Ré-Nié avec un marteau-pilon ?

Mais, ce n'est pas tout. Voici qu'on nous révèle qu'il y a plusieurs écoles de *jiu-jitsu*. Notre compatriote Ré-Nié est durement malmené par son élève Katsukuma Higashi, un autre Japonais, des Etats-Unis, celui-là. Ce spécialiste, affirme avec la dernière énergie, que le *jiu-jitsu* ne peut s'apprendre en moins de 10 ans. Vous voyez d'ici la conclusion, Katsukuma Higashi est vraiment dur pour son collègue.

Où donc est tapie la vérité dans ces compétitions hargneuses et commerciales et surtout où git, le Sport, le pauvre Sport à l'abri duquel on se permet tant de choses ? Vieux et fidèle parapluie de l'escouade résistera-t-il à tant d'assauts, et ne va-t-il pas, quelque jour, se déchirer, impuissant à retarder la noyade définitive des exercices physiques qui sont l'avenir et la force de notre race ?

Nous faudra-t-il, renonçant à des passe-temps tombés en discrédit, adhérer à quelque club de poésie ou de chanson, et nous mêler à la foule de ces gentlemen béhélants, ventripotents, à peau rose de cochon dodu, les autres décharnés et flasquoyants dans la dégingolade de leur habit à queue.

Ces citoyens, d'ailleurs inoffensifs, ne répondent pas à l'idéal de virilité que nous avons pu nous forger naguère ; mais ils n'en ont cure et n'en braillent que mieux leurs chansons vieillottes d'une voix qu'ils enflent à plaisir. Quelques uns même ont de l'esprit et composent des choses amusantes.

Ceux là, par malheur, ont plus mauvaise mine encore que les autres. G. T.

LYON-SPORT est en vente le samedi et le lundi chez tous les dépositaires du LYON-RÉPUBLICAIN, dans toute la région du Sud-Est, et dans les bibliothèques des gares. — A Lyon, dans tous les kiosques.

FEUILLETON DU "LYON-SPORT"

AVENTURES MIRIFIQUES de JACQUES LENTRAINÉ

Par L'Agrach de Dieu

CHAPITRE I
Où le lecteur fait connaissance du héros de cette histoire

Jacques Lentrainé était un gosse de la Croix-Rousse.

Conçu, un soir de Fête nationale, par des parents déjà quaranténaires, il vint au monde dans une maison triste de la rue de Crimée. De nombreuses commères, voisines de palier ou commensales habituelles de Mme Lentrainé, accueillirent le nouveau-né, à son entrée dans le monde, le souperèrent et, à l'unanimité, le reconnurent bien conformé. Il fut, en outre, déclaré qu'il était le portrait vivant de son père et de sa mère, ce dont l'un et l'autre furent intérieurement ravis.

Lentrainé, père, rassuré désormais sur la santé de son épouse et sur l'avenir de sa lignée, s'en fut tout de go au cabaret, où il vida avec tout-venant, tant de chopines et de canons que, la nuit venue, il était gris comme un archiduc et se sentait le cœur aux lèvres.

Rentré chez lui, non sans peine, il se jeta sur son lit et son esprit fut inquiet, troublé par les vapeurs du Beaujolais, avant-garde vertigineuse de la gueule de bois et par les cris de son héritier, précurseurs des amers soucis de la paternité.

Le baptême, dûment célébré avec les incidents menus qui encadrent cette cérémonie, le nouveau-né fut prénommé Jacques-Constantin et presque tout de suite il fut un grand garçon.

À 5 ans, Jacques-Constantin Lentrainé se faisait remarquer par sa mine éveillé et par la dimension extraordinaire de son fond de culotte. La mère, âme simple, s'imaginait, en effet, que la culotte d'un garçonnet et le pantalon d'un père de famille ne différaient que par la longueur des jambes, erreur préjudiciable à la tournure de son fils.

Jacques fréquenta l'école du quartier. Il y apprit un grand nombre de choses utiles : confectionner des boulettes de papier mâché, ronger des porte-plumes, lancer des pierres aux chiens errants, tirer la langue, cracher loin, renifler et se frotter les doigts dans le nez furent ses occupations favorites.

Après quelques hésitations, il se décida à apprendre à écrire, afin de pouvoir, comme les grands, illustrer les murailles et la porte des cabinets d'inscriptions artistiques comme : *Merde pour le pion* et autres gentilles.

Pendant que Jacques croissait en âge et en sagesse, insoucieux du lendemain, ses parents discutaient, la journée finie, sur l'avenir de leur rejeton. La mère voulait qu'il soit *canut*, comme son père. Mais celui-ci avait d'autres ambitions.

— Vois-tu, Mame Lentrainé, disait-il, faut mettre le petit dans la mécanique. La mécanique, qu'on va partout avec ça. C'est pas des manières qu'un gosse reste toute sa vie dans les jupes de sa mère. Il devient insupportable cet enfant. Faut que je le mette en apprentissage.

Il le fit, comme il le disait. A dix ans, notre héros entra chez un ami de son père, PLEUMAT, SERRURERIE EN GROS ET DE BATIMENTS et il s'en vit de dures.

Son indépendance d'enfant élevé dans la rue, sa paresse et son insolence naturelles lui attirèrent plus d'une taloche de la part des compagnons. Son caractère s'en ressentit.

Au bout de quelques mois, à force de vivre dans la limaille, la graisse et la poussière, Jacques était devenu un vrai mécanicien, en apparence tout au moins. Il avait les mains et la figure éternellement sales et sa colle, jadis bleue, oscillait entre le noir brillant et le gris mat. L'âme de son père s'en réjouit, sans qu'il y paraisse, car cet homme estimait qu'un enfant ne doit jamais être complimé. Par contre, il ne manquait pas de lui témoigner sa mauvaise humeur en gestes précis, quand Jacques faisait une fredaine, et Dieu sait si cela lui arrivait souvent. Coups de poings, gifles et coups de pied pleuvaient comme par bonheur sur la tête du rejeton. Un samedi soir que la distribution avait été plus libérale encore que d'habitude, Jacques réfléchit que cela ne pouvait pas durer, que le travail à l'atelier n'avait rien de folâtre, que les rossées paternelles manquaient de charme et que, sachant un métier il

était bien bête de rester là, puisqu'il pouvait s'en aller.

Il se dit aussi que son départ allait faciliter singulièrement la tâche de ses parents et qu'il était, en somme, juste qu'ils contribuassent à ses frais de premier établissement.

Ayant ainsi pesé le pour et le contre, et la demie de trois heures ayant sonné au coucou de la cuisine, Jacques se leva sans bruit et mit ses habits de dimanche. Dans un mouchoir il logea quelque lingerie de première nécessité, puis, ses souliers neufs à la main, il entra sans bruit dans la chambre de ses parents, dont les ronflements sonores attestaient le sommeil. Il trouva sans peine, au fond de la commode, le bas de laine où gisaient les économies paternelles. Il s'en saisit sans remords et, après avoir jeté un coup d'œil apitoyé sur la bonne vieille figure de sa mère qui dormait au fond de son bonnet de nuit, il sortit sur la pointe des pieds.

Arrivé sur le palier, Jacques réfléchit que les jeunes gens qui partent en voyage emportent un bâton et l'absence de cet accessoire pensa le faire renoncer à son projet. Mais c'était une âme ferme et il passa outre. Il descendit l'escalier, ouvrit la porte d'allée et prit délibérément la route de Paris.

Il est à remarquer que les gens qui abandonnent, sans esprit de retour, le foyer où ils se sont abrités jusque-là prennent tous la route de Paris. C'est à cause de cela, sans doute, que les Parisiens sont si casaniers et si peu enclins aux voyages. Où iraient-ils en effet ?

Le bas de laine du père Lentrainé était assez bien garni, pour permettre à Jacques de voyager en sans-souci.

Aussi ne manqua-t-il pas, durant le trajet, de s'offrir mainte douceur jusque là inconnue de lui, autrement que par oui dire : omelettes au jambon, tranches de gigot, voire même cuisses de poulet furent en nombre respectable, broyées par ses dents de jeune loup, avalées et digérées avec arrosage agréable de vins de la Bourgogne et pays alentours.

Arrivé à Dijon, au bout d'une semaine de marche, Jacques, qui était intelligent, découvrit, après avoir fait son budget, qu'il avait déjà dépensé, sur son pécule, plus que le prix du voyage de Lyon à Paris en chemin de fer et il se convainquit de cette vérité, d'ailleurs incontestable, qu'il faut être riche pour se payer le luxe de voyager à pied. Il se rendit donc à la gare, où, moyennant le versement de 15 fr. et des centimes, il devint acquéreur d'un billet pour Paris.

Le lendemain matin, à 7 heures 40 minutes, Jacques Lentrainé foulait d'un pied dépourvu d'étonnement le bitume de la gare de Lyon, vestibule de la grande ville où tant de célébrités débarquèrent en sabots, depuis le siècle de Louis XIV jusqu'à nos jours.

Deux louis d'or et trois écus noués dans le coin de son mouchoir, quelque menu monnaie tintinnabulant dans la poche de son pantalon, son livret d'apprenti dans celle de son veston, Jacques s'élança courageusement à la conquête de Paris et, pour se plonger du premier coup dans la coupe des plaisirs, il s'installa dans le fauteuil élevé d'un commissionnaire et se fit cirer ses ripatons.

CHAPITRE II

Où Jacques se débrouille

Après un repas léger pris sur un banc proche d'une borne-fontaine, Jacques se mit en marche, au petit bonheur, à la recherche d'un patron.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que ce n'était pas chose aussi simple qu'il l'avait pensé. Serruriers, marchands de bicyclettes, mécaniciens, suffisamment pourvus de personnel appointé, éconduisirent sans façon le solliciteur.

Surpris, mais non découragé, notre héros décida de suspendre le cours de ses pérégrinations et tint conseil avec lui-même :

— Dans la partie que je connais, — monologua-t-il — malgré des démarches nombreuses, aussi humiliantes pour mon amour-propre que pénibles pour ma chausserie, il m'a été impossible de découvrir un emploi. C'est donc aux métiers que je ne connais pas que je dois m'adresser pour subvenir à mes besoins. Voyons lequel me plaît davantage.

Successivement, il supputa le charme d'être pâtissier ou bien télégraphiste. La libre disposition d'océans de crème fouettée, de montagnes de brioches et de rivières de confitures lui plut, comme aussi l'élégance du costume uniforme bleu, la crânerie de la casquette et la désinvolture mignonne de la sacochette minuscule en bandouillère. Mais il redouta, dans la pudeur de sa nature simple, les offres libidineuses des vieux salauds de diplomates propret et les œillades des Messieurs rasés qui écrivent des romans obscurs et célèbrent des messes noires.

Il songea un moment à devenir chasseur d'un café ou d'un cercle à la mode, mais il réfléchit que cette profession est privée de la considération des dames et cette idée lui fut insupportable. Dieu ! qu'il est difficile de choisir une situation !

En désespoir de cause et sans trop savoir pourquoi, Jacques résolut d'être coureur à bicyclette et de figurer sur les affiches où on est très penché.

Et, comme son âme ignorait les longueurs de la temporisation, il ne tarda pas une minute à se rendre au Vélodrome du Parc des Pêches.

Muni, par l'obligeance d'un passant, des indications topographiques nécessaires, le jeune Lentrainé joignit la place de la République qui se trouvait proche et découvrit, après quelques recherches, la gare du Métropolitain, « une gare qui a l'air d'être en train de pousser », estimait-il.

Moins d'une heure après, il arrivait au Vélodrome et parlait au concierge, personnage hirsute qui empêche le public d'entrer dans l'établissement les jours de semaine, mais qui est impuissant à l'y obliger les jours de courses.

— Bonjour, M'sieu, dit Jacques ; le Directeur, si'ou plaît...

— Le Directeur ?... — et qu'est-ce que tu lui veux, au Directeur ?

— Lui parler, donc...

— Ah ! et tu crois que le Directeur n'a rien à faire qu'à te recevoir ?... Allons explique-moi ce que tu lui veux et je verrai...

Jacques, remit posément sur sa tête la casquette qu'il avait tenue à la main jusque-là et, posant un doigt sur son nez, il proféra ces paroles sentencieuses :

— Voyons, mon vieux sapajou, si c'était à toi que je veuille parler, je te demanderais pas le Directeur... Fais-moi le plaisir de te grouiller pour aller le prévenir qu'il y a là un jeune homme distingué qui a deux mots à lui dire.

C'est de la part de M'sieu Lentrainé... tu te rappelleras... Lentrainé.

Interloqué, le concierge fila, tel un zèbre, et Jacques profita de son absence pour réparer rapidement le désordre de sa toilette, afin de paraître avec plus d'avantages devant le potentat.

L'une après l'autre il tirebouchonna ses jambes pour frotter ses pieds contre ses mollets, afin de faire reluire ses souliers. Il releva par derrière son pantalon qui glissait sur ses reins. Soigneusement il reentra sa chemise, qui émergeait un peu tout autour de sa ceinture, puis, ayant essuyé sur la manche de sa veste son nez etsa casquette, il attendit.

Le concierge lui ouvrait et l'amenaît après force détours devant une porte : *Cabinet du Directeur*. Jacques n'en demanda pas plus, frappa pour la forme et entra.

La pièce dans laquelle il venait de pénétrer était occupée déjà par deux personnages qui se disputaient avec tant de violence qu'ils ne prirent même pas garde à l'intrusion. D'ailleurs silenceuse, de notre héros.

— J'en ai assez de toutes ces histoires — hurlait un gros court à figure violacée d'apoplexie imminente que Jacques sut plus tard être Pagueu, le Directeur, surnommé *Pâte Gueule*, au quartier des courses, par un anagramme d'antithèse ironique — j'en ai assez de votre chiqué...

— Aoh ! chiqué ! — interrompit l'autre, avec un accent yankee et une prononciation intraduisible... chiqué, Monsieur Pagueu, vô êtes véritablement plus chiqué que tout le monde, vous êtes un gentleman plus canaille, Monsieur Pagueu, qu'il est pas possible de voir.

— Qui est-ce qui vous parle d'honnêteté, Monsieur le manager ?... Je ne me moque pas mal

AUTOMOBILES
 152-154, route d'Heyrieux, LYON
 TÉLÉPHONE 34-73

MIEUSSET

Châssis 12 chevaux, 2 cylindres
 Châssis 16-25-40-60 chevaux, 4 cylindres
 GROUPES MOTEURS CAROTS et CAMIONS AUTOMOBILES

que vous méritiez le prix Monthyon ou la correctionnelle. Je suis au-dessus de ces vétilles, mais je prétends que, quand vous êtes chez moi, vous sachiez au moins les apparences. Vous êtes un maladroit et votre Markor aussi. Avec votre rage de toucher des paris à grosse cote, vous verrez où cela vous mènera. Le jour où Réchal s'aviserait de faire un article sur les petits profits du manager, eh ! il dénoncerait la raison des défaites de votre poulain, en racontant que M. Sylvain, ce parieur enragé d'outsiders, travaillait avec votre argent et pour votre compte, nous serions jolis ! Vous pourriez repasser l'Océan, ce jour-là...

— Et s'il faudrait embarquer tout de suite, Monsieur Paguel, repartait l'autre, en son jargon, j'aimerais very, beaucoup davantage que de nous satisfaire avec les deux cents balles, que vous donnez pour une course. Quand vous payerez le prix, je ne parierai plus jamais, je vous assure, et je serai honnête tant que vous voudrez...

— Encore une fois, laissez-moi tranquille avec votre honnêteté. Que faut-il vous dire pour vous persuader que je m'en fous ? — Voulez-vous savoir que j'ai fait trois fois faillite, que j'ai débuté comme pharmacien — un métier où, quand le client ne paye pas, on gagne encore vingt pour cent — que j'ai été successivement directeur d'une Compagnie d'assurances fictive, impresario d'un cirque américain et gérant responsable d'un journal demi-mondain ? Toute ma vie, les poires m'ont nourri et j'espère bien qu'elles me nourriront jusqu'à ma mort, mais que diable, Monsieur le Yankee, je mets des fermes pour les œuvillers...

A cet endroit de ses confidences, Paguel aperçut Jacques blotti dans son coin et lui dit rudement :

— Qu'est-ce que tu fiches là, toi, et depuis quand es-tu là ?

Jacques pensa à part lui qu'il aurait peut-être mieux valu que sa présentation eût lieu dans des circonstances différentes. Cependant, il répondit avec l'assurance calme des âmes fortes :

— C'est moi qui suis Mossieu Lentrainé...

— Lentrainé, connais pas, et qu'est-ce qu'il veut, Mossieu Lentrainé ?

— Ehre coureur à bicyclette...

L'indignation directoriale éclata et les veines jugulaires de Paguel pensèrent en faire autant sous l'afflux sanguin qui viola son visage.

— Et c'est pour me raconter de telles balivernes que tu m'introduis chez moi sans prévenir... Fous-moi le camp, espèce de mardaudeur, et un peu lestement, si tu ne veux pas que je t'accompagne à grands coups de pied quel que part.

— Ça sera bien bien comme vous voudrez, répondit Jacques, avec un sourire. Je vais donc aller trouver M. Réchal, pour qu'il fasse l'article, rapport à l'affaire Sylvain...

— Ah !

— Ah !

sursautèrent les deux hommes...

Un silence se fit. Jacques souriait de plus en plus doucement.

Dominant son trouble, Paguel, menaçant, s'avança :

— Qu'est-ce que tu veux dire avec ton article ? Quel article ? Quelle affaire Sylvain ?

— Ça va bien, Monsieur, on sait ce qu'on sait... J'avais pensé, un moment, qu'on pourrait s'arranger... Vous savez, c'est pas la peine de me serrer le bras si fort... Je m'en vais (il fit un pas) chez M. Réchal...

Paguel, redevenu maître de lui, l'arrêta du geste :

— Tu veux être coureur ? Tu as raison. On pourrait peut-être s'arranger. Moi, d'abord, je suis pour encourager les jeunes. Mais où as-tu déjà couru ?

— Nulle part, bien sûr. Si j'avais déjà couru, j'aurais pas besoin de vous pour devenir coureur, répliqua Lentrainé, impitoyablement logique.

— Mais, petit malheureux, tu t'imagines comme cela qu'on devient coureur du jour au lendemain. Il faut des dispositions. As-tu des dispositions ? Il faut des poils de travail. Comment feras-tu pour attendre jusque là ? Tu n'as pas l'air de rouler sur l'or...

— Oh ! vous me trouverez bien un petit em-ploi pour me faire vivre. Il doit y avoir à bricoler, chez vous, et moi, vous savez, je connais la mécanique, acheva Jacques en se rengorgeant.

— Allons, c'est entendu, dit rondement Paguel, en lui frappant sur l'épaule ; tu vois que je suis occupé. Reviens demain et je t'aurais trouvé quelque chose. Au revoir, mon garçon...

Jacques ne bougeait pas.

— ... Voyons, qu'est-ce que tu attends encore ?

— Je voudrais un petit bout d'écrit pour que nous soyions bien d'accord. Demain vous serez peut-être encore bien occupé et, puisque c'est dit que je ne vais pas voir M. Réchal, vous pouvez bien faire ça pour moi...

Bref, Jacques fit si bien qu'une demi-heure après il entra au quartier des coureurs, son engagement d'aide-mécanicien en poche, aux appointements de quatre-vingt francs par mois et prenait possession d'une place dans une cabine d'entraîneur inoccupée.

La connaissance faite avec ses nouveaux commensaux, il demanda à l'un d'eux :

— Qui donc que c'est, M. Réchal ?

Pendant ce temps Paguel disait au manager yankee :

— Vous avez vu, ce gamin ? En voilà un qui fera son chemin !

— ... Il me rappelle mon jeune temps !

CHAPITRE III

Où Jacques travaille à son avenir

La cabine, où notre héros venait d'installer ses pénates, pour peu spacieuse qu'elle fut, contenait une grande quantité d'objets divers dont l'inventaire s'établissait comme suit :

- Un lit à massage, dont deux pieds étaient cassés,
- Une casserole en fer battu,
- Une éponge,
- Une roue de bicyclette tordue,
- Une burette à huile,
- Un maillot blanc et vert déchiré,

Quelques kilos de chiffons effilochés imbibés de graisse.

- Une lanterne, veuve de ses verres,
- 5 chambres à air,
- 3 enveloppes usagées,
- Un vieux balai,
- Un soulier (piéd gauche),
- 27 douilles vides de cartouches de revolver,
- Un crouton de pain sec,
- 1 flacon d'embranchement entamé,
- Une boîte de conserves vides,
- 14 bidons d'essence vides,
- 7 bidons à huile vides,
- 1 serviette-éponge,
- 1 numéro du *Lyon-Sport*,
- 1 réveil-matin cassé,
- 1 brosse à dents imbibée d'huile,
- 1 boîte de graisse consistante entamée,
- Diverses bougies de motocyclette brisées,
- 1 pompe à pneus hors service,
- 1 lot de vis, soupapes, joints, etc...
- 1 cure-dents et une vieille chaussette,
- Des toiles d'araignées,
- Des croûtes de rats,
- De la poussière.

Jacques rangea soigneusement toutes ces richesses, mit à part celles qui pouvaient lui servir d'objets de toilettes, expulsa les autres au moyen du vieux balai, cala le lit de massage avec deux piles de bidons vides, en un mot arrangea son *home* avec un goût digne d'un Anglais, mit la clef dans sa poche et sortit de chez lui.

Au Vélodrome du Parc des Pincés, les fonctions de Jacques furent nombreuses, parce que vagues et mal définies.

Plus fréquent que toutes, peu récréatif d'ailleurs, fut le gonflage des pneus. Motocyclistes et bicyclettes requéraient tour à tour ses soins assidus et renfrognés. A force de se courber et de se relever, les pieds fixés sur la planchette et l'œil attentif au manomètre, ses reins s'élargirent, ses épaules se musclèrent. En lui commença à se dessiner le mâle au rable puissant, sous l'étreinte duquel râlent les femmes. Pourtant il garda sa robe d'innocence, aucune amante n'ayant remarqué sa jeune et souple vigueur. Timide, d'ailleurs, avec la femme, autant qu'insolentement imperturbable avec les hommes, il était dans sa destinée d'être violé.

Le concierge du Vélodrome, le père Bibet, vivait seul et, chaque dimanche, il recevait la visite de sa fille, robuste virago d'âge déjà canonicque, haute en couleur et mouslachue, avec deux yeux de braise où s'emmagasinaient des lueurs de concupiscence inassouvie.

Friande de chair fraîche et blanche, cette riche nature avait jeté son dévolu sur Jacques. En vain essayait-il de se soustraire aux manifestations de cette tendresse autoritaire. Un jour, l'amante vigoureuse le surprit dans sa cabine, parasseusement étalé sur son lit.

— Je n'y coupe pas, cette fois, pensa-t-il les yeux soudains refermés en une passive protestation.

El, malgré la résistance du vieux lit de massage qui craqua lugubrement et qui s'écrœula dans un éparpillement des piles de bidons, chargées de pourvoir à son équilibre, bon grand gré, Jacques fut un homme. Tel un tigre qui disparaît dans la jungle après le massacre, telle retourna dans la loge paternelle l'ardente mégère, laissant après elle la pénétrante senteur des grands fauves en rut.

Appointé mensuellement de quatre louis absorbés largement par sa nourriture et ses menus frais, Jacques Lentrainé faisait des économies.

Nombreux, en effet, étaient ses petits profits. Attentif à l'appel des cochers de taximètres qui amènent au Vélodrome le riche étranger ou le provincial craintif et qui baguenaudent en attendant la sortie, Jacques était expert à s'attirer leurs bonnes grâces rémunératrices. Un oric glissé sous l'essieu de la voiture, il s'accrochait tout auprès et il faisait tourner avec nonchalance la roue, dans le sens convenable ; les kilomètres petit à petit s'ajoutaient aux kilomètres, impitoyablement totalisés par l'appareil, ou bien c'était la manière inverse qu'il accomplissait avec la même patience pour diminuer au profit de l'automédon la redevance à payer au loueur, avant que la voiture ne réintègre sa remise et le cheval son écurie.

D'autrefois, mystérieusement blotti dans la cabine de quelque sprinter, aux heures propices où le Vélodrome est désert, Jacques se livrait à des travaux d'adresse et de patience. A l'aide d'un canif à lame effilée, il incisait minutieusement la surface d'une chambre à air, d'une blessure superficielle.

La chambre, repliée autour de la jante de l'agile bicyclette et toutes choses remises en place, il disparaissait sans bruit. Ainsi se préparait la crevasion ou l'éclatement inexplicable qui arrête le démarrage final.

Souvent, il fut le messager discret, au service de la femme élégante, et volée, avide de se frôler à la chair vigoureuse des craks renommés. Adroïtement, il portait à l'élue le message voluptueux et il se réjouissait de pouvoir rapporter une réponse favorable, parce que la joie d'autrui lui était douce et aussi parce que l'espoir du bonheur prochain prédisposait à la générosité.

Aux heures libres, il se perfectionnait dans l'art de guider les frères montures d'acier sur le circuit scabre de la grande piste cimentée. A l'heure de l'entraînement quotidien, il appuyait rageusement sur ses pédales pour suivre les pelotons et petit à petit, il progressait, devenant remarquable par une endurance faite d'amour-propre entêté et de robustesse naturelle.

Pourtant, ce résultat ne le contentait point. A mesure que se découvraient à lui les dessous du métier, il entrevoyait que la course de fond n'était pas son affaire. La perspective du capital considérable nécessaire à l'acquisition du matériel le décourageait d'espérer en l'avenir. Le danger imminent de la chute mortelle l'angoissait, autant que la nécessité d'un travail préparatoire quotidien, long et pénible.

A son esprit vif et décidé, fertile en combinaisons intelligentes, le métier de coureur de vitesse offrait un avenir bien plus souriant. Il se sentait, pour la tactique, des dispositions sans égales. Que n'avait-il, dans ses muscles, la puissance souple de partir comme l'éclair à deux

cents mètres du but et de jeter sa masse à la victoire avant que n'aient pu revenir sur lui les adversaires trompés par une feinte habile ?

Autant que le lui permettait la nonchalance de son tempérament il s'employait à réaliser cet idéal, persuadé que seule, son extrême jeunesse l'empêchait d'y parvenir.

Entre temps, il vivait les émotions fortes des grandes épreuves cyclistes.

Un souffle puissant d'émotion populaire secouait la multitude égrasée, autour des barrières, il vit l'arrivée du *Tour de France*.

Sur la piste immense et déserte, un petit homme gris qui semblait un insecte, s'évertuait à accomplir le dernier kilomètre, après des milliers d'autres. Brûlé par le soleil, souillé de boue et de poussière, hâve, dépenaillé, le petit homme gris, grotesque et magnifique épousait ses dernières forces à promener sous les yeux de la foule les injures du ciel et de la route dont il était couvert.

Jacques envia la gloire du petit homme gris dont le nom emplissait les bouches et il envia aussi les liasses de billets bleus qu'il allait recevoir.

Quelque temps après ce fut la course des Cent Heures. Pendant quatre jours, le vélodrome fut un caravansérail, la pelouse un campement de sauvages, hôtellerie de la belle étoile et cuisines en plein vent.

Jacques faisait partie des équipes d'entraînement de Darmont.

Juché sur un tandem, il contribua à marquer la trace invisible sur laquelle roulait le coureur inconscient, la tête perdue, à force de tourner sur le ciment sans fin.

Dès les premières heures, Darmont, descendu d'un rang dans l'échelle des êtres, vivait la vie d'un animal : machinalement il suivait ses entraîneurs, machinalement il passait du sillage des uns au sillage des autres, ses yeux sans regard fixés sur la fuite éternelle du sol dur adoussé de lui.

A chaque heure ses traits se tiraient un peu plus, ses flancs se creusaient, le geste de ses jambes devenait plus saccadé. Petit à petit, de ses pieds à ses reins montait la courbature. Titubant sur ses jarrets mous, avachi par un invincible besoin de dormir, il allait alors se livrer aux étreintes douloureuses et savantes du masseur. Puis il se remettait en selle, docile à sa tâche passive d'écœureuil, vaguement intéressé par les exhortations de ses soigneurs et par les acclamations des populaires clairsemées.

A l'aube du troisième jour, Darmont n'était plus qu'une loque humaine grelottante. Les réconfortants, les toniques les plus énergiques, toute une théorie de maillots superposés n'arrivaient pas à le réchauffer. Plaintivement, d'une voix d'enfant malade il répétait :

« J'ai froid... »

Cela dura des heures de dépression croissante et d'angoisse.

Vers midi le délire s'empara du coureur. Il s'imaginait poursuivi par une meute acharnée de loups dévorants ; ses membres, adolorés par l'effort prolongé, lui semblaient arrachés morceau par morceau à la dent des bêtes. Sous le soleil d'aout bouillait son crâne et ses paroles devinrent incohérentes. Des bordées d'insanités sortaient de sa bouche, alternées des éclats d'un rire strident. Sa face émaciée où saillaient les muscles avait pris une teinte terreuse d'où le nez émergeait, aminci, sous les sourcils froncés. La peau sèche et brûlante n'avait plus de sueur. Les épaules maigres se resserraient et l'échine se courbait sous l'effort... Pourtant il marchait encore.

A chaque tour, on le voyait s'engouffrer dans le petit virage à la suite de son tandem, s'incliner du même mouvement comme si les deux machines n'en faisaient qu'une, puis se redresser, à l'entrée de la ligne opposée, avec la même attitude contractée et douloureuse.

Sur la fin, manager et entraîneurs, énervés eux-mêmes par la longueur de l'épreuve prenaient des allures impitoyables de bourreaux. Leur volonté, acharnée à la victoire désormais proche, s'imposait à l'inertie de Darmont impitoyablement, et tous les moyens leur furent bons pour tirer de cet organisme déprimé les dernières ressources qui le menèrent jusqu'au bout de son dur calvaire.

La cloche du dernier tour ayant sonné son signal de délivrance, l'enthousiasme éclata. La victime glorifiée fut, au bruit, secouée de sa torpéur. OÙ la combativité, la conscience professionnelle ont moissonné, l'ivresse du succès trouve encore à glaner, tant est grande la puissance de la faiblesse humaine ; c'est presque ragaiillardé que Darmont récolta le tribut habituel d'acclamations, accompli suivant l'usage le *tour d'honneur* et fut porté en triomphe jusqu'à sa cabine.

A ces spectacles sportifs, l'âme de Jacques Lentrainé se dépouillait des derniers vestiges d'une sensibilité dont son caractère n'avait jamais été abondamment pourvu. Les discussions au quartier des coureurs qui se tranchent en quelques rounds de boxe contribuaient à l'affermir. Il s'armait pour les combats de la vie, et de jour en jour l'enceinte du vélodrome lui paraissait trop étroite pour ses aspirations.

CHAPITRE III

Jacques devient Jack

Le directeur ne le voyait pas d'un œil favorable. Il se souvenait sans bienveillance du petit chantage auquel Jacques avait dû son entrée au *Parc des Pincés* et, s'étant, sans doute, prévenu contre les indiscretions de Jacques, il ne nourrissait, à son endroit, aucune tendresse.

Vers la fin de la saison, cette animosité sourde se manifesta de manière plus claire, si bien que Jacques, peu endurant et malhabile à châtier son langage, se vit congédié de façon cavalière, après une discussion où il eut le dernier mot.

Il ne s'en émut pas autrement. En six mois, il avait fait quelques économies et monté honorablement sa garde-robe. Il transporta, le cœur léger, sa fortune et son bagage à Montmartre, patrie des expatriés et se mit à chercher un nouveau métier, non sans un secret désir de n'en pas trouver d'ici quelque temps. Ce souhait inexprimé se trouva, d'ailleurs, réalisé de point en point.

Jack — il avait jugé convenable de modifier ainsi son prénom — fit à Montmartre de nom-

breuses connaissances. Divers poètes chevelus, auteurs de chansons spirituelles, des rapins voués aux couleurs violentes, des midinettes plus ou moins apocryphes, un jockey éclopé, un boxeur sans emploi et deux ou trois chauffeurs sans place composèrent le cercle de ses relations mondaines.

Au Café de la Ruhe d'Or, où se réunissait plusieurs fois par jour cette société choisie, Jack obtenait la réception cordiale dont on salue les amateurs. La tournure joyeusement paradoxale de son esprit casseur s'était accentuée encore d'originalité canaille au froitement du bagout ordurier et pittoresque des faubourgs.

Sa figure, débarrassée de l'exubérance de santé rougeaud qui la rendait naguère paysanne et poupine, s'était affinée. De ses traits accentués, assez réguliers d'ailleurs, et de ses yeux lumineux se dégageait l'air de distinction spéciale qui caractérisait les hommes intelligents et d'esprit vif. Sur la structure académique de son corps, déjà formé, les vêtements tombaient à leur avantage. Disparue sa timidité avec les femmes, il les séduisait par la facilité originale de ses madrigaux et par la désinvolture de ses attitudes. Il avait la notion juste de ce qu'il fallait leur dire pour les charmer. Cet audacieux, entiché de logique, avait compris tout le parti à tirer de l'emploi judicieux des contrastes. Combien sont prises par une apparente indifférence que des soins assidus laissent froides et moqueuses.

D'ailleurs, dans ce monde de bohèmes, la vertu des femmes est cantonnée dans des questions de détail, et le don gracieux d'elles-mêmes n'affecte pas les allures d'ultime sacrifice dont il se revêt par ailleurs. Jacques, par bonheur pour lui, n'attachait pas à ses victoires amoureuses plus d'importance qu'il ne convient, satisfait, mais jamais enivré par ces agréables frictions d'épidermes où ses facultés sentimentales n'avaient aucune part.

De tous ses amis, c'était le jockey estropié et le boxeur que Jacques voyait le plus volontiers. Paré par lui-même du titre de *coureur*, à l'aide d'une histoire inventée de toutes pièces, il s'était fait considérer par les deux Anglais comme un homme de sport. Sa tournure, sa gaieté, point bruyante, et aussi une certaine déférence courtoise qu'il leur témoignait, l'avaient fait agréer par eux à titre d'intime et il s'enorgueillit de former avec ces deux spécialistes un trio sportif et considéré.

Le boxeur s'appelait Simmons et il aimait le ressemblance de son nom avec celui d'un boxeur célèbre. C'était un homme blond, aux yeux gris d'acier dont la physionomie eût été agréable sans son nez aplati, brisé — une nécessité du métier — et ses sourcils incolores. De taille moyenne et de structure sveltes et solide, Simmons affectait une tenue select.

Même lorsque la vapeur des cocktails absorbés sans modération montait à son cerveau, il conservait des dehors smart. Un peu de raideur seulement dans sa démarche indiquait l'effort de la volonté tendue.

Au moral, c'était un homme plaide, peu communicatif, doué d'une philosophie spéciale et tranquille, rebelle à tout étonnement et inaccessible à la colère.

Tout autre était Sleet, le jockey, spécimen rare de l'Anglais habileur, éternellement caustique et frondeur. Petit et vif, uniformément vêtu d'un veston, d'une culotte de cheval et de leg gins en cuir fauve, légèrement boileux d'une de ses dernières chutes où il s'était fracassé le genou, sa large bouche aux lèvres minces souriait au-dessous de ses petits yeux noirs.

Ce fut lui qui annonça à Jacques que, d'accord avec son compatriote, ils avaient résolu de l'élever au rang de commensal.

— Monsieur Jack, lui avait-il dit en substance, nous sommes là trois gentlemen intelligents qui ne roulons pas sur l'or pour le moment, soit dit sans vous choquer. Mon genou cassé et quelques démêlés avec le règlement dont il serait oiseux de vous faire le récit, m'éloignent du turf pour quelques mois encore. Sim, lui, est venu à Paris, il y a tantôt deux ans, pour y passer 24 heures, et il est probable que ce n'est pas encore demain qu'il repassera le détroit. Dans ce pays le métier de boxeur ne nourrit pas son homme. Quant à vous, j'ai cru comprendre que le pécule que vous aviez amassé pendant votre saison d'été touché à sa fin et que vous avez besoin d'aviser au plus tôt à vous tirer d'affaire.

— Vous parlez d'or, Monsieur Tom Sleet, répondit Jack. Ma bourse se dégonfle à vue d'œil.

— All right, reprit le jockey que Simmons encouragea du geste... Il est donc établi que nous nous trouvons tous trois, de par l'ingratitude du destin, dans la nécessité de nous retourner au plus vite... Nous avons pensé, M. Simmons et moi, qu'il y avait lieu de vous proposer de vous associer à nous dans ce struggle-for-life.

— ???

— Struggle for life, Monsieur Jack, veut dire en français lutte pour le beefsteak...

— Fort bien, je vous comprends... Croyez, cher Monsieur Sleet, que je suis profondément touché par votre amicale proposition et que j'apprécie comme il convient l'honneur que vous me faites... Mais permettez-moi de vous présenter, dès maintenant, une objection que ma perspicacité naturelle me suggère...

— Présentez, Monsieur Jack, certainement, présentez votre objection.

— Je comprends que vous me proposez une association où chacun de nous apportera ses ressources dans l'intérêt commun...

— Parfaitement...

— ... Vous vous rappelez, sans doute, que, d'après le proverbe, « *Quand il y a pour deux, il y a pour trois* », mais, autant que je puis le constater, il n'y a pas pour deux, ni même pour un. Alors, comment allons-nous faire pour nous sustenter au partage de ce néant.

— Monsieur Jack, répondit gravement Sleet, je vais vous expliquer ma pensée... Chacun de nous, malgré qu'il soit, pour le moment, sans emploi, possède certaines aptitudes et certaines notions spéciales qui peuvent être mises à profit utilement. Moi, par exemple, je suis bien au courant des choses du turf, et dans la plupart des cas je ne puis pas en tirer

profit à moi tout seul. D'ailleurs vous verrez cela demain. Nous irons tous les trois à Longchamp. Trouvez-vous à la Ruhe d'Or à midi et demie et habillez-vous du mieux que vous pourrez. Du reste, Sim passera chez vous dans la matinée et il vous donnera quelques conseils. Sim est très entendu sur la toilette.

Lentrainé se sépara de ses deux amis, fit un tour de promenade sur le boulevard Clichy et regagna sa chambre de la rue Lepic où il ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain, qui était un dimanche, il fit à son habitude la grasse matinée. A 10 heures il achevait sa toilette quand Simmons entra chez lui.

— Bonjour, monsieur Simmons.

— Bonjour, Monsieur Jack, vous vous portez bien ce matin ? s'informa poliment l'Anglais.

— On ne peut mieux, Monsieur Simmons, j'ai déjà une faim de loup et je vais déjeuner de bon appétit.

— Patientez, Monsieur Jack, Tom vous a prévenu qu'il était nécessaire que vous fassiez toilette et que je vous donnerais des conseils.

— ... Mais il me semble que je ne suis pas trop mal ainsi, répondit Jacques Lentrainé, en jetant un coup d'œil de satisfaction sur la silhouette que lui renvoyait la glace.

— C'est selon, Monsieur Jack ; vous n'êtes pas mal pour un coureur, mais vous n'êtes pas tout à fait dans la note pour un sportsman. Voyons, voulez-vous mettre une cravate un peu moins voyante que celle-là ? En voilà une vert foncé qui est bien. Mettez, s'il vous plaît de préférence ce pardessus-là, au lieu de celui-ci... Passez en bandoulière cet étui à jumelle que j'ai apporté à votre intention ; ne prenez pas la peine de l'ouvrir, il n'y a rien dedans... Na manquez pas non plus de prendre des gants... Vous n'en avez pas ? Permettez-moi de vous offrir ceux-là... Enfin, fixez à votre gilet cette chaîne de montre en doublé inaltérable. Elle n'a pas de valeur, mais il est inutile que vous la perdiez, car elle est aussi simple et de bon goût que si elle était de l'or le plus pur... Maintenant, veuillez s'il vous plaît, retroussez le bas de votre pantalon ; je le considère comme tout à fait indispensable... Bien, vous pouvez maintenant passer pour un jeune homme comme il faut, si on ne vous regarde pas de trop près...

Jacques fit la grimace, mais Simmons n'en avait cure ; il continua

— ... Nous allons aller déjeuner et nous retrouverons Tom au café tout à l'heure. Il est allé chercher son équipement...

— ... Monsieur Tom a un équipement ?

— ... Oui, il vous expliquera cela, déjeunerons toujours.

Tout en mangeant, Jacques cherchait à triompher de la répugnance visible de son compagnon à se servir de sa langue.

— Cher Monsieur Simmons, lui dit-il, vous avez été boxeur en Angleterre, n'est-ce pas ?

— Signe affirmatif du cher Monsieur.

— C'est long, l'apprentissage de ce métier ?

Nouveau signe affirmatif.

— Et, dites-moi, cela doit faire mal les coups qu'on reçoit ?

Moue condescendante.

— Ça rapporte beaucoup quand on est vainqueur ?

Même geste.

— Et le vaincu, il gagne bien aussi quelque chose ?

Hochement de tête.

Impatitent, Jacques dit non sans une pointe de mécontentement :

— Merci pour toutes ces bonnes réponses, et il affecta jusqu'à la fin du dîner de n'ouvrir la bouche que pour manger, ce dont Simmons ne parut nullement affligé. Lorsque le moment de se lever fut venu, il dit seulement :

— Allons, et il retomba dans son mutisme tant qu'ils cheminèrent.

A la porte de la Ruhe d'Or stationnait l'équipage de Tom Sleet. Cet équipage n'était ni plus ni moins qu'un simple fiacre. Le cocher attablé en face de Tom, tenait avec lui une conversation animée. A l'arrivée des deux nouveaux venus, il se leva, salua poliment et retourna s'installer sur son siège.

— Nous avons quelques minutes à nous, dit Tom, asseyez-vous près de moi, mon jeune ami, je vais vous expliquer ce que nous attendons de vous, car je pense que Sim m'a laissé ce soin.

— Un peu, en effet, il n'a même pas daigné m'adresser une parole en déjeunant.

— Il ne faut pas vous en formaliser. Sim n'aime pas à parler sans nécessité et il estime que, ne le faisant jamais pour son plaisir, il est tout à fait inutile qu'il le fasse pour le plaisir d'autrui. Ce n'en est pas moins un *good fellow* boy vous pouvez m'en croire. Mais revenons à notre sujet. Connaissez-vous quelque chose aux courses de chevaux ?

— Pas grand' chose, j'en avoue. Autant même dire rien du tout, répondit Jacques.

— Bien, je vais donc vous expliquer ce qu'il est nécessaire que vous sachiez. Mais, comme ce sera un peu long, nous allons nous mettre en route et je vous dirai la chose en détail. Revenez seulement que vous êtes M. Jacques Lentrainé fils, de la Maison Lentrainé et Cie, à Rouen, que votre père est très riche, que vous êtes à Paris, pour vous amuser et que vous êtes descendu au Central Hôtel, rue du Louvre. Je ne pense pas qu'on vous interroge, mais il est bon de lout prévoir.

Le mot *interroge* fit dresser l'oreille à Jacques.

— Avant d'aller plus loin, Monsieur Tom, je dois vous avouer que je ressens pour la police une certaine répulsion naturelle qui fait que je désire n'avoir avec elle aucune espèce de rapport. Si donc, votre projet...

straponin et l'on partit à bonne allure pour Longchamp.

Le jockey reprenait la conversation interrompue.

— Vous n'êtes pas sans savoir que les gens qui vont aux courses font des paris ?

— Evidemment.

— Vous savez aussi, sans doute, qu'en dehors du pari mutuel, institution officielle dont nous n'avons pas à nous occuper, il existe des gens n'ayant pas de nous occupés, qui font métier spécial appelé *bookmakers*, qui font métier de parier contre tout venant. C'est ce qu'on appelle le pari au livre. Ces honorables comparses sont tolérés sur les hippodromes, je m'en doute, mais ils ne sont pas tolérés sur les trottoirs, car si on voulait exécuter la loi au pied de la lettre, on interdirait leur industrie. En pratique, on se contente de leur déduire de l'argent d'avance. Ils se font donc enregistrer les paris qui sont inscrits dans un livre spécial. Le fait de leur enlever de l'argent d'avance, vous ne le trouvez pas différent de ce que vous faites vous-même ?

— Parfaitement ; mais si les parieurs qui ont perdu ne les paient pas ?

— Leur argent est perdu. Mais il se présume contre cette éventualité en n'acceptant de paris que des gens qu'ils connaissent.

— Alors que comptez-vous faire ?

— J'y arrive. En ma qualité de jockey, vous supposez bien que non-seulement je suis connu de tous les *bookmakers*, mais encore que je puis obtenir d'excellents tuyaux. Je connais, d'ailleurs, presque tous les chevaux.

— Pourquoi ne pariez-vous pas ?

— Je parie, mais pas directement et c'est pour cela que votre aide m'est nécessaire. J'ai peur que Simmons ne soit un peu brûlé depuis le temps qu'on le voit ; en tous cas il ne peut pas faire de gros coups. Votre présence permettra d'agrandir le champ de nos opérations.

En arrivant je vous présenterai à quelques *bookmakers* et vous prendrez les chevaux que je vous indiquerai.

— Et s'ils n'arrivent pas ?

— Nous verrons alors ce qu'il faudra faire. Si la différence est trop forte, vous ne paierez pas, sinon nous entamerons l'argent du père Firmin.

— ???

— Le père Firmin est précisément le gentleman assis là devant vous et qui conduit la voiture. C'est une vieille connaissance à moi et un grand amateur de courses. Chaque fois qu'il peut il *charge* pour Longchamp, pour Auteuil ou pour quelque autre hippodrome et, comme il a la plus grande confiance en moi, il me confie son argent pour le faire fructifier. Jusqu'à présent il n'a pas eu à s'en plaindre.

Maintenant que vous voici au courant, voyons le programme. Ce disant, le maître et l'élève déployèrent *Paris-Sport*, que Tom commenta longuement, non sans constater avec satisfaction que Jacques était véritablement un garçon bien doué.

CHAPITRE IV.

Où Jacques joue à coup sûr.

Nos amis ayant été régulièrement admis dans l'enceinte du pesage sur la présentation de cartes authentiques que Tom avait sorties de sa poche, le jockey s'occupa sans tarder de présenter Jacques aux *bookmakers* les plus connus, qui lui firent le meilleur accueil.

Ensuite, conformément aux ordres de son ami qui avait disparu du côté des écuries, pendant que Simmons se dirigeait vers le paddock, Jacques se promena nonchalamment en attendant le signal de la première course.

Pour un observateur sagace, le pesage de Longchamp est une mine féconde d'enseignements instructifs et de remarques intéressantes.

Jacques commença par classer les bipèdes qui évoluaient sous ses yeux en deux catégories, suivant qu'ils étaient ou non affublés d'une lorgnette. Il conçut, d'appartenir à la première, une fierté légitime dont sa mémoire oubliée de faire honneur à la prévoyance du sage Simmons.

Propriétaires, éleveurs, entraîneurs, clubmen et *bookmakers* portaient en sautoir l'indispensable étui de cuir fauve. Jacques Lentrainé, ouvrier mécanicien, vagabond des routes et fruit sec de Vélodrome, s'éleva lui-même, par la force victorieuse du syllogisme, à la hauteur de ces puissants de la terre.

Du coup il reconnut sans amertume que son accoutrement, jugé par lui jusqu'à ce jour la plus pure expression de l'élegance, péchait par certains détails. Il résolut d'y remédier pour l'avenir.

Dorénavant sa jaquette écriquait plus strictement sa poitrine et ses épaules ; son col fera le long de sa nuque une ascension vertigineuse, son faux-col serrera sur sa pomme d'Adam une étroite implacable. Son pantalon tombera d'un seul coup avec un pli tranchant comme la faux fraîchement aiguisée ; ses bottines seront interminablement minces et légères ou superbement américaines.

La cloche qui sonna mit un terme aux réformes projetées et Jacques rejoignit à l'écart Tom Sleet qui l'attendait.

— Vous allez, je vous prie, Monsieur Jack, prendre pour cinq louis de *Civette* à Damiens et à Lévis, pour trois louis à Saint-Jean, pour trois louis à Martel et autant à Castelnau. Ce sont les books que je vous ai montrés tout à l'heure. Vous les reconnaîtrez ?

— Bien sûr ! Damiens, c'est le gros qui a le chapeau en arrière et qui se gratte le nez ; Lévis c'est celui qui a un nez en tranche de melon avec les cheveux frisés ; Martel c'est le grand sec.

— Je vois que vous avez bonne mémoire, cela suffit. Voici un billet de cent francs. Vous l'offrez négligemment en faisant vos paris ; comme je vous l'ai dit, on ne l'acceptera pas, mais cela fera bon effet. Allez et revenez ici à la cloche avant la prochaine course. On vous donnera le cheval à 4 contre un. Allez vite, c'est une belle cote, mais elle pourrait bien s'effondrer si on savait. Mais allez toujours, je vous contenterai cela plus tard.

Sans difficulté les prénommés *bookmakers* inscrivirent les sommes prescrites en regard du nom de Jacques Lentrainé, fils de Lentrainé et Co à Rouen. Sans difficultés aussi, la jument

Civette, qui se trouvait, faut-il croire, dans un bon jour, gagna, la queue en trompette, devant des adversaires moins ingambes.

Jacques ne se possédait pas de joie.

— Quinze cent vingt balles qui vont tomber, eh ! le petit vieux, s'écria-t-il, en rejoignant Tom qui fumait tranquillement sa cigarette. En voilà un chic turbin. Je vas aller faire casquer les michetons.

— Cessez, je vous prie, Monsieur Jack, ces manifestations bruyantes et si j'ose dire aussi, ces familiarités, répondit froidement Tom. L'association a, en effet, gagné, elle a même gagné plus que vous ne pensiez, car Sims a fait seize louis pour sa part. Mais il n'y a pas de quoi vous détraquer de la sorte, quoique, à vrai dire, les affaires sûres comme *Civette* ne sont pas fréquentes à ce taux-là.

La deuxième et la troisième course se passèrent sans incident, Jacques gagnant à l'une ce qu'il perdait à l'autre. Avant la quatrième il trouva Tom en proie à une certaine agitation.

— Nous allons faire un coup admirable, dit-il à Lentrainé. *Pétunia* est grande favorite et on donne *Quinco* à trois contre un. Or, je viens d'apprendre que Perfoan qui monte *Pétunia* a fait parier dix louis sur *Quinco*. Allez vous en vite dire à Damiens que vous faites paroli sur *Quinco* des vingt-cinq louis que vous avez chez lui de la première course. Tant pis si nous sommes roulés, l'occasion est trop belle pour la laisser échapper, et puis nous sommes sur le velours.

Jacques obéit, mais aussitôt l'ordre donné, il éprouva qu'on peut être à la fois sur le velours et sur des épines. Son indifférence du premier essai, où il ne risquait rien, venait de faire place au trac du joueur qui tente un gros coup.

Le voici qui se risque aux alentours du paddock où défile la promenade monotone des pur-sang. Il consulte son programme et il lit :

Anatole Lubin — C. bl. Croix St-André bl. par. bl. t. bl. et bl. 11. *Quinco* — 52/12 — Pe. al. 3 — Eousson et Queen of Madagascar.

Quels efforts il lui faut faire pour comprendre, d'après ces indications que *Quinco* engagée sous le n° 11 est une pouliche alezane de 3 ans par *Eousson* et *Queen of Madagascar* qu'elle appartient à M. Anatole Lubin et qu'elle porte 52 kilos 1/2, sous forme d'un jockey vêtu d'une casaque blanche avec croix de Saint-André bleue, parement bleus, toque blanche et bleue.

Il y parvient néanmoins et il découvre la bête et l'homme. La vigueur impatiente de la jument et la cranerie impassible de l'avorton accroupi sur la selle minuscule, défient devant lui, puis s'en vont sur la piste où s'acheminent déjà les autres concurrents. La porte franchie, la jument s'échappe dans un galop souple et joyeux. L'avorton, les mains aux rênes, lève ses fesses maigres vers le ciel en guise de protestation. L'un et l'autre s'arrêtent dans le groupe charmé des adversaires qui tournent, font mine de s'élaner, s'arrêtent, reviennent jusqu'au moment où, comme par enchantement, ils se trouvent en ligne.

Les voilà partis. *Quinco* en tête avec une casaque rouge qu'on acclame, c'est *Pétunia*. Tous deux devançant leurs concurrents. Tête à tête ils accomplissent les trois quarts du parcours. Dans le dernier tournant, ils sont encore ensemble. Le cœur de Jacques bat à grands coups.

La ligne droite... Lequel est devant ? Est-ce le blanc et bleu ou le rouge ? Hurray ! c'est le bleu et blanc... Non, c'est le rouge... *Pétunia*, *Quinco*... *Quinco*... *Pétunia*...

Jacques, le cou tendu, est abasourdi. Dans le désarroi de son âme inquiète, il s'énerve des clameurs hystériques de la foule. Il pense que sous ces gens qui s'époumonnent assureraient la victoire de *Quinco*, s'ils employaient leur force à lui souffler au derrière, prendraient-ils ?

— Ah ! voilà *Quinco* qui passe... *Quinco*... hurle-t-on. *Quinco*, comme elle veut ! Pas encore... Voilà une casaque jaune qui est sortie ou ne sait d'où et qui avance terriblement vite... Dieu ! que cette satanée casaque jaune avance vite... Et l'autre imbécile qui ne la voit pas... Cravahe donc, animal, brute... Ouf ! *Quinco* a conservé une encolure sur le poteau, elle a gagné. Quelle émotion !

Jacques se laisse tomber avec accablement plutôt qu'il ne s'assoit sur la banquette, sans prendre garde qu'une belle cocotte y a déposé son petit chien. Le cabot est aplati, la cocotte hurle, le public rit. Jacques dégringole du haut des tribunes avec l'agilité des vaches de Chamoni qui ont les jambes plus courtes d'un côté pour pouvoir marcher au flanc des montagnes.

CHAPITRE V

Où Jacques apprend la boxe avec le frère exprès

Après un conciliabule avec Tom, Jacques va régler ses différences. Il encaisse avec une feinte désinvolture force billets de banque et force louis.

Une cocotte empanachée le regarde faire. Où donc Jacques a-t-il vu cette jolie figure-là ? et cette tournure délicieuse ? Il se rappelle. C'est au temps où il était messenger des amours. Cette hétéro brulait d'ardeur pour un certain Poulich.

Elle aborde Jacques sans façon.

— Vous m'avez l'air d'avoir fait votre chemin, mon petit ?

Jacques rougit un peu. Son passé ne lui fait pas honneur. Mais cet accès de timidité ne dure pas. Après tout, cette belle dame a peut-être débuté autour d'un fourneau de cuisine, si ce n'est pis.

— Oui... c'est-à-dire non, dit-il. J'étais un peu dévoyé, quand vous m'avez connu. Mais je me suis réconcilié avec ma famille... Excusez-moi, je suis attendu. Mais voulez-vous me permettre d'aller vous raconter tout cela un de ces jours ?

— Volontiers, acquiesce la jeune femme avec un sourire. (Est-ce la carrure de Jacques qu'elle caresse du regard ou bien la poche qui renferme son portefeuille ?) Venez donc me voir demain, de 3 à 5. Vous vous rappelez mon adresse : Malame Blanche des Entragues, 12, rue Blanche, au premier.

— Oh ! je sais ! fait Jacques qui, à la vérité, ne se rappelait pas du tout et qui épingle soigneusement le nom et l'adresse dans sa mémoire, puis s'éloigne en soignant sa démarche.

Jacques rejoint Tom. Tous deux ont le rire

différentes et celles de Jacques se modifient aussi.

Le lendemain matin, Lentrainé commence son apprentissage d'entraîneur. C'est beaucoup moins difficile qu'il ne l'aurait cru.

D'abord, sur la demande de Simmons, il le giffle à tour de bras, du plat de la main, du revers, sur le nez, sur les joues. Sims s'exerce à encaisser et Jacques se lasse de donner avant qu'il ne se fatigue de recevoir.

Puis, muni cette fois de gants de boxe, Jacques reçoit l'ordre de chercher à frapper son ami, du gauche, du droit, à la mâchoire, au cœur, à l'estomac, au flanc. Sims *esquive* le coup et fait le geste de riposter ou de placer un coup d'arrêt. Il se contente de faire le geste, de crainte de détériorer son entraîneur. Jacques reprend petit à petit son assurance qui avait failli l'abandonner.

Voilà maintenant Simmons qui se dirige vers un sac plein de sable suspendu au plafond par une corde. Il le boxe avec entrain. C'est merveille comme il tape. M. Harry Bell n'a qu'à bien se tenir... Le sac se balance ; il se balance de plus en plus fort, jusqu'à ce que Simmons l'arrête d'un seul coup.

Après cela le boxeur se livre aux exercices les plus variés. Il saute à la corde, un nombre incalculable de fois, pour se mettre en souffle, puis il manie deux légers haltères pendant un bon quart d'heure. Ensuite il se douche et Jacques le masse avec toute la science dont il est capable.

La séance est finie. Simmons va prendre un bain de vapeur et donne rendez-vous à son entraîneur pour le lendemain.

Jacques, lui aussi, va prendre un bain. Il veut apporter aux caresses éventuelles de Blanche un corps appétissant et parfumé. Il fait quelques menus achats pour augmenter le luxe de ses dessous et il fait sa plus belle toilette. Il pense, une minute, à prendre l'étui de lorgnette qu'il avait aux courses, mais il ne s'arrête pas à cette idée. Il préfère se munir d'un bouquet.

A l'heure dite, il monte les escaliers du n° 12 de la rue Blanche. Un tapis assourdissant le bruit de ses pas. Jacques est très ému ; c'est la première fois qu'il va chez une grande cocotte.

Une soubrette lui ouvre et l'introduit. Cette soubrette est laide à faire peur. Jacques avait pourtant entendu dire que toutes les soubrettes sont jolies.

Il entre dans un boudoir sombre et exigü et il s'assied sur le bord d'un fauteuil, les mains embarrassées de son chapeau, de son bouquet, de sa canne et de sa timidité.

Cinq, dix, quinze minutes se passent.

Un frou-frou, une porte qui s'ouvre. Entrée de la maîtresse de céans, dans le plus extraordinaire peignoir qu'il soit possible de voir.

— Comme c'est aimable à vous de n'avoir pas oublié votre promesse, dit-elle, en acceptant, d'un geste de reine, le bouquet qu'elle pose sur un guéridon, sans même le regarder.

Jacques n'en est pas froissé, il pense que cela doit se faire ainsi dans le grand demi-monde.

Un silence plane, Jacques sent confusément qu'il serait convenable qu'il dise quelque chose, ou, tout au moins, qu'il supplée par des gestes à son manque d'éloquence. Mais son chapeau, ses gants, sa canne le gênent. Il éprouve un besoin douloureux de déposer quelque part ces accessoires encombrants. Il n'ose pas. Il essaie, mais en vain, de reconquérir son aplomb habituel. C'est la débâcle complète. Ce boudoir où il se promettait de goûter des voluptés divines est devenu un lieu de supplice. Les fauteuils, le piano, les vases de fleurs le regardent avec ironie.

Heureusement pour notre héros, Blanche est plus aguerrie que lui aux préliminaires de l'amour. Elle s'amuse un moment de son embarras, puis elle rit gentiment, flattée au fond.

— Voyons, mon ami, dit-elle, débarrassez-vous je vous prie de votre chapeau et de votre pardessus et venez vous asseoir à côté de moi. C'est bien, maintenant caissons.

— Vous m'avez parlé d'une brouille avec votre famille et d'un raccommodement qui s'en est suivi. Je vous ai connu jouant les utilités au vélodrome et je vous retrouve au pesage de Longchamp en train d'encaisser des billets de mille, comme si vous n'avez fait que ça toute votre vie.

Je suis une très bonne fille. Si nos relations doivent durer quelque temps, et je vous le souhaite, vous ne tarderez pas à me rendre cette justice. Bien entendu je ne vis pas de l'air du temps, mais, je ne voudrais pas être mêlée à des histoires désagréables. Expliquez-vous donc franchement avec moi, sur votre situation. Cela n'ira pas plus loin et nous mettra plus à l'aise l'un et l'autre. Vous me comprenez ?

— Jacques comprend et il ne sait pas s'il est joyeux ou fâché de voir la question posée sur ce terrain. Il se sent plus à l'aise que tout à l'heure, mais il se rend compte aussi qu'il est très petit garçon vis-à-vis de Blanche. Elle lui parle comme à un camarade, presque comme à un camarade, presque comme à un enfant. Il pense : « Tout à l'heure, elle va me donner à léter ».

Il avait préparé une histoire jolie pour expliquer son enfance, sa fugue au vélodrome, puis sa rentrée en grâce et sa fortune nouvelle. Il faut renoncer à débiter cette fable ingénieuse. Il prend son parti. Il redevient le *gone de la Croix-Rousse* et il se raconte à peu près tel qu'il est.

A sa grande surprise, Blanche est ravie. Elle rit à gorge déployée au récit que Jacques fait de ses mésaventures ; à mesure qu'il parle, Jacques, remis en confiance, redevient lui-même ; il donne libre cours à sa verve blagueuse.

Bref, une demi-heure après, Jacques est au mieux avec Blanche des Entragues, et il a obtenu de bonne grâce ce qui, autrement, lui aurait coûté fort cher. Blanche déclare qu'elle a « le béguin » et elle s'intéresse vivement à l'avenir de son petit homme.

Vers six heures, elle le renvoie, muni d'un sauf-conduit pour le lendemain. Jacques descend l'escalier et, titubant de joie, il se dit à lui-même :

« Je suis l'amant d'une grande cocotte ».

Il se répète cette phrase à satiété en remontant la rue Blanche d'un pas agile. Soudain, il s'arrête :

— Au fait est-ce bien une vraie grande cocotte ? Et ce doute lui est pénible. Voilà ce que c'est que de n'être pas au courant des choses de la grande vie.

Jacques a horreur de l'incertitude. Il veut être fixé tout de suite. En deux enjambées, il est à la Rucho d'Or.

La bande habituelle des rapins et des poètes chevelus y tient ses assises en jouant aux tarots et en fumant des pipes qui ennoissent. Jacques entre comme une bombe et, sans prendre la peine de saluer personne, il s'exclame :

— Je vous en prie, au nom de ce que vous avez de plus cher, dites-moi ce que c'est qu'une grande cocotte ?

Toutes les têtes se sont redressées, tous les yeux se fixent sur Jacques avec une expression d'étonnement.

— Non, je ne suis pas fou — fait celui-ci, qui répond à la question muette — mais j'ai le plus grand intérêt à savoir, sur l'heure, ce que c'est au juste qu'une grande cocotte.

Les réponses se croisent, diverses...

— Si c'est pour vous, mon petit, mauvais métier. Il ne faut pas le choisir. D'ailleurs, nous ne feriez pas l'affaire, fait l'un.

— Une grande cocotte ! C'est une ancienne petite grue, fait un autre.

— C'est du gibier faisandé qu'on sert dans les grands restaurants...

— C'est celle dont les amants sont de grands cocos...

— Une grande cocotte, dit sentencieusement un chansonnier, c'est une prostituée qui vend très cher au détail ce que les autres donnent en gros à bon marché.

Jacques réclame le silence.

— Je me suis mal exprimé, fait-il. Je voulais dire : A quoi reconnaît-on une grande cocotte ? Nouvelle explosion de renseignements.

— A ce qu'elle n'a pas de trous à ses bas.

— Ah ! ça, dit l'un des buveurs, est-ce un pari que vous avez fait de nous faire aller en bateau, Monsieur Jack ? Qu'est-ce que cela peut bien vous faire de savoir reconnaître une grande cocotte d'un demi-castor ? Avez-vous l'intention d'offrir vos hommages à une de ces dames ?

— Ne vous le pas, reprend un autre, que c'est déjà fait. Notre ami est l'heureux amant d'une horizontale et il l'évalue le cadeau à lui faire ?

— De là ses discours égarés...

11

— De là son air triste... *Post coitum animal triste, praeter galum qui cantat, mulierem, monacumque gratis fornicantem* (1).

— Holà ! maître Jack, redoutable don Juan, donnez-nous des détails sur votre conquête. Est-elle blonde ou brune ?

— Quelle question, réplique un rapin. Comme si on ne savait pas qu'elles sont toutes blondes maintenant. Demandez plutôt à quoi elle est teinte ?

Le doyen de la bande, étudiant à perpétuité, orné d'une longue barbe grise inculte, de cheveux vierges du contact du peigne débordant en abondance sur le col grasseyé de son habit, eut pitié de Lentrainé.

— N'écoutez pas, mon jeune ami, les éjaculations oratoires de tous ces personnages inhumains. S'ils ont justement pronostiqué sur votre état — et je peuche à le croire étant donné la perspicacité spéciale que possèdent, au dire des auteurs, les alcooliques invétérés à l'état de veille — vous êtes l'amant d'une femme inconnue que vous avez des raisons de croire — comment dirai-je — pas trop froisser vos sentiments à son égard ? — que vous avez des raisons de croire vénales. S'il en est ainsi, je me plais à espérer que vous êtes son amant de cœur. Mes opinions sur la morale, opinions dont la rigidité ne fait de doute pour personne, m'obligent même à aller plus loin et à vous déclarer que si, par une aberration que je n'ose prévoir, je venais à acquiescer la preuve que vous êtes un amant sérieux, je me verrais, à mon regret, contraint de cesser avec vous toute relation amicale, en dépit de la sympathie que m'inspirent votre jeunesse et votre inexpérience...

Des applaudissements interrompirent l'orateur, cependant que les tables de sapin verni, mues par une force invisible, exécutaient des oscillations inquiétantes pour l'équilibre des verres, carafes, bouteilles, soucoupes, empilées et autres accessoires...

— Ne m'intérompez pas, reprit l'orateur d'une voix vibrante... Laissez-moi accomplir la tâche sublime et humanitaire que je poursuis en instruisant ce néophyte.

— Moi-même, mon jeune ami, et bien que les années et les soucis aient imprimé sur mon faciès leur trace indélébile et fatale, je me fais un devoir de suivre à la lettre les préceptes que je vous enseigne.

Quand j'étais plus jeune et plus beau... (Ne faites pas attention aux contorsions jalouses de ces Messieurs, à l'énoncé de cette affirmation)... Quand j'étais plus jeune et plus beau, je n'avais qu'à répondre aux avances et jamais à quémander les faveurs du beau sexe. Lorsque je secouais, comme un lion sa crinière, ma luxurieuse chevelure d'où s'échappait un nuage de pellicules, toutes les femmes étaient à mes pieds. Je n'avais donc nul mérite à ne pas offrir des présents que, sans doute, on aurait refusés. Maintenant encore, j'ai le mérite de ne commettre la suprême indécence de vouloir rémunérer d'une somme palpable des faveurs dont, pour un galant homme, le prix doit être illimité.

Voyez, d'ailleurs, ce que pense de la question l'immortel Balzac, notre maître à tous. A son Rubempré, type immortel de séduction, il a donné le moyen de charmer les plus dissolues et les plus cupides des hétaires. Et que fait pour cela le beau Lucien ? Se contente-t-il d'avoir de beaux cheveux blonds, des yeux en amande et une tournure distinguée ? Point ! Le premier millionnaire venu peut posséder de pareils avantages. Que fait Rubempré pour forcer l'amour à entrer dans le cœur des courtisanes ? *Il les traite comme d'honnêtes femmes*. Et il réussit. Or,

(1) Étant entendu que le « latin dans les mots brave l'honnêteté », comme aimait à répéter mon excellent ami Boileau, je m'abstiendrai de transcrire en français cette citation, persuadé que mes honorables lecteurs s'arrangeraient bien pour en avoir la traduction, si la faiblesse de leurs connaissances linguistiques les empêche de la faire eux-mêmes.

(Note de l'Auteur de Dieu.)

ECLAIRAGE des AUTOMOBILES Félix MONIN, Premier PRIX au Concours de l'A. C. R.

Modèle 1905. PROJECTEURS à RÉCUPÉRATION, Breveté en France et à l'Étranger, Intensité lumineuse incomparable

GENERATEURS D'ACÉTYLÈNE, Manipulation presque nulle, Fonctionnement irréprochable. — Envoyé à l'essai à tout client qui en fait la demande

Usine et Bureaux, 32, rue Croix-Jordan, LYON

TÉLÉPHO 11-42

TÉLÉPHONE : 21-42

voulez-vous me dire comment vous vous conduiriez, si une honnête femme vous prenait pour amant? Laisseriez-vous une offrande sur sa cheminée? Oseriez-vous même lui envoyer un bijou?

— Evidemment non. Mais cela ne m'apprend toujours pas à quoi je reconnaîtrai que ma maîtresse — puisque vous voulez qu'il en soit ainsi — est, ou non, une grande cocotte.

— J'y arrive. Vous le reconnaîtrez tout et à rien. Si elle vous aime pour vous-même et non pour quelques méprisables pièces d'or, votre douleur doit être, à vos yeux, la plus grande cocotte du monde entier, parce que cela ne lui fera aucun tort et que cela vous procurera, par contre, une agréable satisfaction d'amour-propre. C'est donc de vous et de vous seul que dépend la solution de la question qui vous préoccupe. Ne cherchez pas plus loin, vous vous mettriez inutilement martel en tête.

Si, par contre — la veulerie et l'intelligence de votre génération m'obligent à faire cette supposition mélancolique — si, par contre, vous vous êtes présentés à cette femme comme un individu disposé à rétribuer l'usage de ses charmes, alors soyez assuré que vous avez eu affaire à une petite, toute petite cocotte. N'hésitez pas à diminuer la somme que vous avez eu la faiblesse de lui promettre. C'est un crime social que d'encourager le vice. Vous vous proposez peut-être de lui envoyer cent francs dans une corbeille de fleurs. Supprimez la corbeille de fleurs. Renoncez au naïf plaisir d'être désigné à ses pareilles comme un homme généreux et généreux. Ne lui envoyez pas non plus de billet de banque. Ils sont rarement neufs et l'or plaît mieux aux blanches mains chargées de bagues que le papier grasseux. N'envoyez même pas un louis. A tant qu'être taxé de parcimonie, mieux vaut avoir un jaquet de plus dans votre gousset. Cent sous, ce serait aller un peu loin : la leçon serait trop dure. Payez-moi plutôt une absinthe, cela vaudra mieux...

Jacques paya l'absinthe requise et il comprit que Blanche était bien une vraie grande cocotte. Son âme se rouvrit à l'intelligence sous la bonheur et sa tendresse s'accrut de ce que sa maîtresse occupait, dans la hiérarchie de Cythère, une place honorable.

Il savoura, plus forte, la joie de vivre sans travail, dans ce Paris mal accueillant aux pauvres et aux timides, de le dominer sous la forme d'une de ses sultanes favorites.

D'un œil bienveillant, il envisagea son propre mérite et il se décerna des éloges. Il constata que Blanche n'était pas mal avantageée par le sort d'avoir rencontré sur sa route un homme tel que lui. Lancé sur cette pente, il soumit sa maîtresse à un examen analogue et il hésita une minute avant de conclure qu'elle était après tout, bonne fille et non dépourvue de qualités aimables.

Ainsi le citoyen muni d'un billet de faveur pour quelque théâtre se présente humblement au contrôle, s'installe à petit bruit sur le fauteuil dont on le gratifie, puis, le rideau levé, écoute, sans enthousiasme la pièce et le jeu des acteurs, s'enforce à son rôle de connaisseur et de juge, au besoin même siffle, pour témoigner de son impartialité.

(A suivre).



A. C. R.

Automobile-Club du Rhône

Concours de montage et démontage de pneus

MM. les membres de l'Automobile-Club du Rhône sont invités à se rendre nombreux au Club le **mercredi 22 novembre**, à 8 h. 1/2 du soir, pour assister à la 2^e séance du Concours de montage et démontage de pneumatiques.

Les concurrents sont priés de se trouver, lundi soir, à 8 heures 1/2, au local pour recevoir les dernières instructions. Le concours commencera aussitôt sous le contrôle d'un jury de 16 membres pris entre les membres de l'Automobile-Club du Rhône, les constructeurs et les garçons.

RÈGLEMENT

Concours de Montage et Démontage de Pneus

Article 1^{er}. — Un concours de montage et démontage de pneus est organisé par l'Automobile-Club du Rhône, du 20 au 30 novembre, de 8 à 10 heures du soir, dans les locaux qu'il occupe, 8, rue Boissac, à Lyon.

Article II. — Il est créé 2 catégories de concurrents :

1^{re} catégorie. — Les chauffeurs ou mécaniciens au service des constructeurs ou garçons de Lyon.

2^e catégorie. — Les chauffeurs ou mécaniciens au service des particuliers.

Ne sont pas admis à ce concours les professionnels ou employés chez les fabricants de pneumatiques.

Les chauffeurs ou mécaniciens de la première catégorie devront fournir un certificat constant qu'ils sont au service de leur patron depuis 6 mois au moins.

Les chauffeurs de la 2^e catégorie devront fournir un certificat de leur patron constant qu'ils sont à son service depuis au moins deux mois.

Tous les concurrents admis à assister aux épreuves de ce concours.

Article IV. — Les épreuves consisteront dans le remplacement d'un bandage et d'une chambre par un autre bandage et une autre chambre. Il sera remis à chaque concurrent une roue montée avec bandage neuf, chambre, boudins serrés, toutes pièces de valve vissées; mais la chambre sera dégonflée (nous la supposons crevée).

On mettra sous la main du concurrent un bandage neuf, une chambre dégonflée, toutes pièces de valve vissées, une boîte en bois contenant du talc. Les concurrents devront apporter leur outillage; tout chauffeur qui aura l'habitude de se servir d'outils spéciaux sera autorisé à les utiliser pour le concours, pourvu que

ces outils ne risquent pas d'abîmer le bandage ni la chambre.

Le concurrent devra dévisser les écrous à oreilles des boudins, sortir le premier boudin, la chambre, les boudins, enlever complètement le bandage; puis, remonter le bandage neuf, replacer les boudins de sécurité et les rondelles, revisser les écrous, mettre la chambre en place en évitant avec soin de la pincer et de la tourner, la mettre au rond, remonter le second boudin.

Le chronomètre sera arrêté au moment où le deuxième boudin sera remplacé tout autour dans le crochet de la jante.

Pour que les temps faits par les différents concurrents soient bien comparables, nous avons décidé que tous les démontages-montages comptant pour le concours se feraient sur des bandages n'ayant pas roulé.

Article V. — Vérification. — Comme vérification on fera jouer les boudins et on gonflera le pneu à 7 kilos, au moyen d'un tube d'air comprimé ou d'acide carbonique.

Tout ouvrier plié, pincé, tout boudin mal placé sous le boudin, tout pneu éclatant au gonflage entraîneront l'élimination du concurrent.

Article VI. — Il sera à ce que essentiellement à ce que l'on talque et tenu que l'on mette la chambre au rond avant mise en place dans le crochet de la jante.

Il faut, pour mettre au rond une chambre de 910 x 90, 40 coups de pompe, une chambre de 920 x 120, 50 coups de pompe.

Les coups de pompe seront comptés exactement, toute infraction à ces conditions entraînerait l'annulation du temps fait.

Article VII. — Classement. — Les concurrents seront classés uniquement d'après le total des temps qu'ils auront mis pour l'opération complète et calculé comme il est dit à l'article IV.

Article VIII. — Le concours se fera sous la surveillance d'un jury composé de constructeurs ou de garçons lyonnais et de membres de l'Automobile-Club du Rhône.

Le jury se réserve le droit absolu d'apporter, en présence de cas non prévus, les modifications jugées nécessaires au présent règlement.

Article IX. — Avant de participer à l'épreuve, chaque concurrent devra signer son acceptation complète du présent règlement dont il lui sera remis un exemplaire.

Article X. — Les prix attribués à chaque catégorie sont les suivants :

1 ^{er} prix	75
2 ^e —	50
3 ^e —	40
4 ^e —	30
5 ^e —	20
6 ^e —	15
7 ^e —	10
8 ^e —	10

— Pour la garantie des accidents qu'ils peuvent causer à autrui, MM. les propriétaires d'autos sont priés de s'adresser à la Compagnie d'assurance "Zurich" assureur officiel de l'A. C. R. qui consent les conditions les plus avantageuses. MM. Fayol, Michel et Jubin, directeurs particuliers, place Morand, 11, Lyon.

Moto-Club de Lyon

Réunion de vendredi, 17 novembre.

L'affiliation au *Motocycle-Club de France* est votée à la majorité. Un modèle d'insigne est adopté et l'exécution en est confiée à la maison Enault de Paris.

Les cartes de sociétaires seront semblables au Macaron de l'U.N.

M. Weber, représentant à Lyon la maison Terrot de Dijon, offre à tous les membres du *Motocycle-Club de Lyon* une remise de 10 0/0 sur les réparations et 5 0/0 sur la vente. M. Gaillard, constructeur, rue Duquesne, fait 10 0/0 sur tout achat, sauf sur les pneus ferrés.

M. Romand, électricien, fait également une remise.

Diverses visites aux constructeurs de la région sont décidées.

— Vendredi prochain, 24 novembre, réunion hebdomadaire au Café du Croissant d'Or, place Tolozan.

BENZO-MOTEUR
Essence de Pétrole Spéciale
POUR AUTOMOBILES
GRAND PRIX PARIS 1900
FENEL & DESPEUX
1, Rue Constantine, LYON

F. C. L. S. E.

Cours d'athlétisme. — Les séances des mercredis et vendredis au gymnase de la Française, 168, rue Garibaldi, obtiennent le légitime succès qu'on devait en attendre sous la direction de M. Faure, l'aimable et savant professeur dont la Fédération s'est assurée le concours.

Au cours d'une méthode Desbonnet, Atilla et Sandow sera faite. Les inscriptions, gratuites, sont reçues au siège de la Fédération et au gymnase.

Cours de natation. — Tous les dimanches, de onze heures à midi et demi, à la piscine de la Française, rue Robert, 84, a lieu la démonstration de tous les genres de nage connus, et nous ne saurions trop engager les membres de la Fédération à assister à ces séances. La carte spéciale délivrée par la Commission athlétique est exigée à l'entrée. Les jeunes gens désirant suivre ces leçons doivent en outre se faire inscrire auprès de M. Dietrich, moniteur de natation de la Française, à la piscine moyennant 25 centimes par séance.

U. S. F. S. A.

Journée manquée à Lyon

Ce fut le désastre hier à Lyon, pour toutes nos équipes car la pluie qui s'est mise à 2 h. 1/2 avec une intensité telle que toute velléité de jouer eût été de la folie.

Aussi les Stéphanois et les Viennois qui étaient arrivés dans la matinée ont-ils été obligés de repartir dans la soirée sans avoir joué. Le Genève F. C. qui devait venir jouer un match d'Association avait télégraphié lui, aussi, son forfait dans la matinée.

Route d'Heyrieu, les équipes du F. C. L. et du L.-O. étaient en tenu sur le terrain pour jouer le match du challenge Franco-Suisse, mais comme bien on pense le match a été renvoyé à dimanche prochain, si, toutefois, le S. C. L. veut bien reculer de quelques jours sa rencontre avec le L.-O.

Les lecteurs désirant suivre notre feuilleton : **LES AVENTURES MIRIFIQUES DE JACQUES LENTRANÉ**, et qui nous adressent leur abonnement pour l'année 1906, recevront **LYON-SPORT** à partir de ce jour, par conséquent gratuitement durant les mois de novembre et de décembre.

GRAND BAZAR DE LYON

31, Rue de la République, 31
SOUS-SOLS — SOUS-SOLS
SELLERIE — HARNACHEMENT
Articles pour Installation d'Écurie et de Sellerie
Fournisseur des Principales Écuries de la Région
FOURNITURES POUR CYCLISME ET AUTOMOBILISME

CRÉMIEUX
TAILLEUR PARISIEN

SUCCESSALE DE LYON : 83, rue de la République
COMPLET OU PARDESSUS
HIVER 55
N° 6 C1ÉCIRA POU: D AMES

"ZURICH"

Compagnie d'Assurances contre les Accidents
la Responsabilité civile et le Vol
Fondée en 1872 — Garantie de la C^{ie} : 29.336.110,91
Polices individuelles y compris tous Sports
Polices Automobiles, Chevaux et Voitures, Bicyclettes
Polices Risques de Chasse, Tir, Escrime, etc.
Polices Domestiques et Gens de Maison
Conditions avantageuses. — Participation des assurés aux bénéfices
Assureur officiel de l'A. C. R.
MM. FAYOL, MICHEL & JUBIN
Directeurs particuliers, Place Morand, 11, LYON
Le Propriétaire-Gérant, J.-G. BURIGNON.
Imp. P. LEGENDRE & C^{ie}, rue Bellecordière, 14.

Société Anonyme des **AUTOMOBILES PEUGEOT**
DÉPOT A LYON :
248, Avenue de Saxe, LYON
Téléph. : 4-91 — Adresse Télégraph. : AUTOMOBILES-PEUGEOT-LYON

Le "Jupiter" broie l'obstacle

Plus de Dérapage
Plus d'Usure de Pneus

AVEC (75 % D'ÉCONOMIE)

L'ENVELOPPE MÉTALLIQUE IMPERFORABLE

Le Jupiter

CHAUFFEURS, examinez ces enveloppes métalliques aux écailles cimentées, et vous munirez vos pneumatiques des **Préservateurs Jupiter**.

Téléphone : 30-23 **M. Camille VADON**, 17-19, Rue du Musée Téléphone : 30-23
aux Brotteaux (près du Musée Guimet)
Dépôt à Paris : 207, Boulevard Péreire

PHARMACIE DU SERPENT

LYON, 32, rue Lanterne, 32, LYON
NOUVEAUX RABAIS — DÉTAIL AU PRIX DU GROS
Le Grand Débit est une Garantie de la Bonne qualité

CYGLISTES !
Pour votre sécurité en Ville et en Montagne
MUNISSEZ VOS MACHINES DU
"FREIN-PINCE" Simon ROBLOT
BREVETÉ S. G. D. G.
LE SEUL absolument conforme aux données du T. C. F. (CONCOURS DE 1902)
LE SEUL qui, grâce à sa parfaite MOBILITÉ LATÉRALE N'AGGROUPE JAMAIS les RAYONS et suit toujours les oscillations et contours d'une roue même voilée.
RÉGLABLE SANS EFFORT A LA MAIN
C'est le Meilleur et le plus Sérieux des Freins
SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS. — ON DEMANDE DES AGENTS PARTOUT
"FREIN-PINCE" Simon ROBLOT, 294, Avenue de Saxe, LYON

Dépuratif Bleu
Guérit Vices du sang, Eczéma, Maladies de Peau, de Foie, d'Estomac, d'Intestins, remplace purgations.
PRIX : 2 fr.
Ph^{ie} **BRELAND**, Lyon-Montchat
et dans toutes les Pharmacies

Voitures de Grande Remise
Mail-Coach, Landaus, Victorias
LUCAIN Frères
4, Place Grolhier, 4
LYON
LOCATION, PENSION
Voitures d'Excursion

Le PRODIGIEUX
LOTION HYGIÉNIQUE
Pour les Soins de la Chevelure
Ce Produit absolument inoffensif arrête la chute des cheveux et leur donne un brillant incomparable. S'emploie également pour la barbe, les sourcils et les ongles.
En vente chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

PNEU BULAND
MARQUE "L'ÉPATANT"
CHAMBRES A AIR
A. BASCOBERT, 26, Rue Cuvier, 26
LYON
Réparations de Chambres à Air en 48 HEURES
Chambres à air indéformables et Réparations de la Maison FOUGERAT

CABARET & TERRAS
RUE DUBOIS, 46
46, Rue Dubois, 46
Prêts sur hypothèque de toute importance, réalisation immédiate
VENTES ET ACHATS
Immeubles, grand choix de Villas, Bonnes conditions

LE SEUL
ANTICOR BRELAND
Lévyant le gomme
ANTICOR BRELAND
CORRE AUX PIEDS

AGENCE RÉGIONALE :
A. LAMBRECHTS JEUNE
9 et 14, rue Pierre-Cornille
(Place Morand)
Téléphone : 23-14

AUTOMOBILES
RICHARD-BRASIER

AGENCE HIER À LYON
A. LAMBRECHTS JEUNE
9 et 14, rue Pierre-Cornille
(Place Morand)
Téléphone : 23-14